

Cherchant un recours, il s'était rejeté vers le fauteuil du président; mais le fauteuil était vide. Le magistrat venait de s'écarter, ne trouvant pas de meilleur moyen pour raccommo-der son dix-huitième ménage.

Et elle était là, serrée contre lui, si près qu'il aurait pu plonger dans ses yeux, respirer son haleine; mais il la repoussait, il essayait de ne pas la voir, de ne pas l'entendre; il avait peur de céder à la fascination nouvelle de ce regard humide, de ce visage navré, de ces petites mains si douces; il se débattait contre cette honte suprême et répétait, en une agonie :

— Laissez-moi !... laissez-moi !... Que me voulez-vous ?... Vous m'avez fait trop de mal !...

Elle sanglotait sur son épaule :

— Oh ! je me repens ! Si tu savais comme je me repens, comme j'ai le cœur déchiré de ta souffrance, tu me pardonnerais !

— Je vous ai pardonné... oui, depuis longtemps !... N'ayez pas de remords... soyez heureuse !... Vous pouvez être heureuse encore... avec un autre !... Laissez-moi seulement aller mourir ailleurs !...

Un autre !

La même vision que le jour de son mariage se présentait à Simone, s'imposait à ses yeux; la même comparaison revenait à son esprit.

Mais l'effet, l'impression avaient changé.

L'ennemi, le tyran, le monstre, ce n'était plus Richard !

D'un mouvement violent, celui-ci s'était dégagé, et, cherchant instinctivement son chapeau, il s'en allait.

Alors elle se jeta au-devant de lui, et lui barrant le passage :

— Non ! tu ne t'en iras pas ! Tu es à moi ! Je te veux, je te garde ! Je ne peux plus vivre sans toi !

Et comme il passait outre, elle s'attacha à lui par un dernier effort.

— Au moins, écoute-moi ! Richard ! tu m'écouteras... Au nom de ta mère !...

Il s'était arrêté; il se laissait retomber sur son fauteuil, épuisé, terrassé par trop d'émotions. Simone s'était agenouillée près de lui, et, les bras passés autour de son cou, la tête sur sa poitrine, essayant de l'amollir à force de larmes et de caresses, elle continuait :

— Je t'aime, ta mère, je la bénis pour m'avoir donnée à toi ! Elle m'a appelée sa fille, et tu ne peux pas refuser de m'appeler ta femme. Quand elle est morte, en l'embrassant pour la dernière fois, je lui ai promis de la remplacer, de ne vivre que pour toi. Tu ne m'empêcheras pas de tenir cette parole que je lui ai donnée, ni celle que je t'ai donnée à toi, devant Dieu ! Il y a entre nous un lien si puissant que rien ne le rompra jamais. En te perdant, j'avais perdu plus que la moitié de moi-même. C'est toi que je cherchais, que j'appelais, que je voyais partout ! Je ne savais pas encore si je t'aimais, et cependant je t'aimais déjà, je t'ai aimé toujours, je crois, depuis que tu as été mon mari. A présent, je te connais, j'ai compris, je ne suis plus aveuglée ni folle. Je sais tout ce que tu as fait pour moi, oui, tout, jusqu'au dernier sacrifice, et je te vénère, je te chéris, je n'ai d'autre espoir en ce monde que d'obtenir ton pardon ! Tu me pardonneras, mon bien aimé ! Tu m'as assez punie ! Si tu savais ce que j'ai souffert depuis si longtemps ! Ne pouvoir ni te rejoindre, ni t'écrire, te croire à jamais perdu et, pour te retrouver enfin, être réduite à te causer encore cette douleur, à prendre ce moyen atroce, à imaginer, faire, endurer ce qui m'a été imposé !...

Elle se taisait, suffoquée par l'horreur de ces souvenirs; puis, avec une nouvelle fougue :

— Mais qu'importe ! Qu'ai-je à regretter ? Que puis-je me rappeler encore quand tu es là ? Richard ! tu es mon honneur, tu es mon bonheur !... Ne m'abandonne pas !

Il ne se laissait pas convaincre. Il se défendait contre l'immense désir de serrer contre lui ce corps frêle qui s'abandonnait; il demeurait immobile, raidi, n'accordant ni un mot ni une caresse, et, désespérée, elle s'écria :

— Que veux-tu donc que je te dise ? Quelle preuve dois-je te donner ? Inflige-moi ce que tu voudras, commande-moi ce qu'il te plaira... Rien ne peut me coûter. Dispose de moi, je t'appartiens... Je t'aime comme tu voulais être aimé... Mon Richard, je t'aime...

Il y avait dans ce cri tant de douleur et de vérité que Richard faiblissait. Presque involontairement, ses doigts effleurèrent le cou blanc de Simone, les mèches dorées de ses cheveux, et, sans colère, mais tristement, avec une amertume profonde il murmura :

— Tout cela est inutile. Je ne peux plus me tromper. Il est impossible que vous m'aimiez; quand vous le voudriez, quand bien même vous le croiriez, ce ne serait qu'un jeu de votre imagination ou de votre cœur, qui ne tiendrait pas un instant devant la réalité.

Il portait la main à son visage.

Elle cria impétueusement :

— Et que me fait ton visage, Richard ? J'ai vu ton âme !

Il secoua la tête avec incrédulité et dit seulement :

— Vous avez donc oublié ?...

Mais il n'acheva pas. Sans qu'il s'en aperçût, les petits doigts de Simone venaient de détacher adroitement le bandeau; elle le lui arrachait et elle le regardait.

Elle le regardait avec des yeux aimants, doux, fidèles, comme s'il eût été son père, son frère ou son enfant, avec tendresse, avec respect, avec pitié, comme si son malheur le lui eût rendu seulement plus cher et plus vénérable.

Et, soudain, domptant sa dernière faiblesse, en un grand élan d'amour et de charité, elle colla ses lèvres sur la joue meurtrie de Richard, lui rendant, aussi tendre qu'elle l'avait reçu, ce baiser qu'elle lui devait encore.

Alors il ne résista plus. Il ne s'était préparé qu'à souffrir et ne se trouvait pas endurci contre le bonheur.

— Oh ! dit-il, je t'ai tant adorée ! Et, j'ai beau faire, je t'adore toujours !

Il la serrait contre sa poitrine. Elle était à lui, tout à lui, volontairement, librement, joyeusement, et, sans savoir encore comment s'était accompli ce miracle, il en avait la certitude; il se sentait aimé, il s'enivrait de cette félicité inouïe.

Et, entre ses bras, Simone se reposait doucement. Elle avait trouvé la paix, la sécurité; elle avait trouvé même une joie inattendue, une joie assez pure, assez raffinée pour satisfaire toutes les exigences de son cœur. Parce que Richard avait tant besoin de son amour, elle le lui donnait plus largement, plus entièrement; parce qu'il était si malheureux, elle triomphait doublement de le rendre heureux. Dans son pauvre visage de martyr, elle ne voyait plus que la trace sainte de la souffrance, le reflet divin de l'amour, ces yeux rayonnants qu'elle remplissait d'extase; et ce visage lui devenait déjà familier, presque sacré, et Richard ne lui inspirait pas plus d'éloignement qu'il eût été la chair de sa chair et le sang de son sang.

Il sentait tout cela. Il en était bouleversé, et, sans honte, sans inutile réserve, se laissant aller à l'effusion de sa tendresse si longtemps contenue, il lui répétait :

— Je crois en toi ! Ne m'explique rien ! Reste là seulement que je te voie ! Si je ne te voyais plus, je crois que je deviendrais fou.

Ils n'avaient pas besoin de se comprendre; ils s'aimaient, et, de leurs douleurs passées, il ne leur restait que cette crainte vague de se perdre encore. Quand ils se relevèrent, ils se tenaient toujours enlacés, et, lorsqu'en même temps ils se demandèrent :

— Où veux-tu aller ?

Ils se répondirent à la fois :

— Où tu iras ?

— Non emmène-moi, dit Simone.

Elle avait glissé son bras sous celui de Richard, et cette porte par laquelle il l'emmenait, cette porte par laquelle avaient passé tant de misères, de haines, d'incurables douleurs, lui semblait, à elle, un arc triomphal, le portique enchanté d'un paradis nouveau.

Pas plus que lui, elle ne s'aperçut qu'il n'avait pas songé à recouvrir son visage. Devant l'univers elle aurait été fière de paraître à ses côtés, et lui se souvenait à peine que cet univers existât, oubliant son infirmité, sa déchéance, la malignité humaine, tout, dans la glorieuse possession de son amour.

Ils ne virent même pas deux autres personnes qui se trouvèrent presque sur leur passage et qu'ils laissèrent derrière eux, tant était grande la précipitation de leur fuite.

— Non, non ! il est indiscret de suivre les jeunes mariés ! avait dit Osmen, retenant auprès de lui Thomas Erlington qui faisait un bond en avant. Les pauvres enfants ! C'est aujourd'hui enfin le jour de noces : ils l'ont assez attendu. Voyez-vous, cher monsieur, en ce monde, il ne faut jamais désespérer de rien. Il y a des accidents qui devraient détruire le bonheur d'un homme, qui l'ajournent seulement, comme il y a des coups qui devraient le tuer et qui le laissent en vie... Mais cela n'a pas l'air de vous amuser, ce que je raconte... et le fait est que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Revenons aux questions qui sont de mon ressort. Qu'est-ce que nous pourrions bien discuter ensemble ? Tenez, la législation anglaise... Vous êtes très fort là-dessus. Ce que je trouve de plus beau, moi, c'est la substitution ! Rien de tel pour conserver les patrimoines. Avec cela, on peut mourir tranquille. Ainsi, ce fameux héritage des Erlington ne serait pas sorti de la famille, quand bien même votre cher cousin se serait tué à la chasse, ne se serait pas marié ou, en dernier ressort, n'aurait pas laissé de postérité... ce dont Dieu nous garde !... Et j'ai bon espoir qu'il nous en gardera ! conclut le vieil avoué, lâchant les bras de Thomas Erlington et lui tournant le dos, après avoir jeté un coup d'œil du côté où venaient de disparaître M. et Mme Richard d'Avron.

FIN